

Histoire du projet : la performance «Seule la main...»

La performance «Seule la main...» a commencé à Vancouver en février 2007 à l'occasion d'une visite au « Emily Carr Institute of Art and Design » pour rencontrer des étudiants en cinéma d'animation. Une soirée image/musique fut organisée au cours de laquelle je devais faire un duo avec le musicien Stefan Smulovitz. Pour ce duo, j'avais choisi de travailler à partir d'un texte qui avait été porté à mon attention par un ami français: « Seule la main qui efface peut écrire la vérité. » Cet ami savait fort pertinemment que cette phrase m'intéresserait à plusieurs titres : à cause de son caractère paradoxal et à cause de la mise en situation du geste d'effacer, qui était alors devenu un élément essentiel de mes performances d'animation en direct. Il avait pris connaissance de «la phrase» au cours d'une conférence du professeur Carlo Ossola. Sans entrer dans les détails, je précise qu'il s'agit d'une phrase attribuée, de façon probablement apocryphe, au mystique Rhénon Maître Eckhart. De toute façon, l'idée d'associer «effacement» et «vérité» circule depuis fort longtemps. On en trouve des traces sous différentes formes, dans les Évangiles, chez Dante et ailleurs. Au-delà des implications mystiques de cette phrase, ce qui m'a attiré avant tout était ce rapport précis avec mon processus de travail en animation improvisée, dessiner et effacer de façon cyclique : le mouvement animé ne peut apparaître que par l'effaçage. Il y a aussi le fait que cette phrase lie la question de la vérité à des activités physiques qui mettent le corps en action, qui supposent des gestes, à savoir écrire et effacer, et pas seulement «dire» la vérité. Il m'a semblé que l'impossibilité d'attribuer cette phrase à aucune source certaine m'autorisait à l'investir d'un sens qui me convienne, ce sans nécessairement écarter toutes les interprétations possibles, repérables dans sa longue histoire. J'ai donc fait cette performance d'abord en anglais («Only the hand that erases can write the true thing»). Je l'ai repris plusieurs fois par la suite en français (à Montréal, à Chicoutimi, à Toronto et à Beyrouth). À Beyrouth, j'ai regretté de ne pas avoir utilisé la langue arabe. À cause de ma méconnaissance de l'écriture arabe, cela aurait demandé trop de préparation et d'exercices pour le temps dont je disposais. Néanmoins, j'ai résolu de désormais saisir toutes les occasions pour faire cette performance dans le plus grand nombre possible de langues. C'est devenu un projet. L'objectif d'associer l'austère mystique de l'effacement au foisonnement de toutes les langues ajoutait ainsi une autre couche de paradoxes et donnait une valeur moins unilatérale à l'entreprise : que pour advenir la vérité doive non seulement passer l'épreuve de l'élimination du superflus mais doive également s'engager dans la répétition infinie dans tous les idiomes de l'humanité. La performance «Seule la main...» est ainsi devenue une célébration de la multiplicité des langues ainsi que du fait que la traduction soit possible. À mesure que les versions s'accumulaient, je restais très indécis quant à ce que j'allais faire avec toute cette matière. Au bout du compte, j'en suis venu à penser que la diffusion simultanée de différentes versions, permettant de créer un ensemble plastique et dynamique plus vaste, était la solution la plus intéressante. Ce qui rend cela possible et visuellement intéressant, c'est que toutes les performances ont la même structure (définie par l'organisation interne de la phrase et par la musique de Stefan Smulovitz, que j'utilise pour toutes les performances). Par contre elles sont toutes différentes dans le détail de leur

«timing» et de leur construction dynamique et plastique. Lorsque l'espace s'y prêtait et que le matériel technique était disponible, j'ai alors commencé à faire la performance sur trois écrans (deux versions antérieures diffusées sur les écrans latéraux et la nouvelle au centre). C'était déjà le début de la transformation de la simple performance en projet d'installation vidéo. Cette démarche a abouti en décembre 2009 à la Cinémathèque québécoise avec la présentation d'une première version de l'installation vidéo qui regroupait 12 versions en autant de langues différentes, captées pour la plupart lors de performances dans des pays ou des lieux qui avaient à voir avec chacune de ces langues. Donc, après l'avoir faite en anglais et plusieurs fois en français, je l'ai faite en italien en mai 2008 dans le village de Macchiagodena, au sud-est de Rome puis à ZOCulture à Catania en Sicile («Solo a mano che cancela puo scrivere la verita»). Le 29 janvier 2009, j'e l'ai présentée en Néerlandais (en Flammand plus précisément) au Vooruit à Gand («Enkel de hand die uitwist kan de waarheid schrijven»), le 5 janvier en yiddish à Paris au Théâtre La Vieille grille («Nor di hant vos ken oysmenk di ken shraybn dem emes»), puis le 7 février en portugais, à la Faculdade de Belas Artes de Lisbonne (FBAUL) («Só a mão que apaga pode dizer a verdade»), le 14 février, à Vancouver, en lakota, une langue amérindienne, («Nape kin lece hena pajuju wowicake he okihi owa»). Le 23 avril 2009, je l'ai présentée en paiute, une langue amérindienne parlée au Nevada («Emi kaahemá kattoo myuk'u, key hemá nomy yow qua»), à l'Université de Californie à Davis. En septembre 2009, je l'ai faite en romanesco («Solo a mano che cancella po scrive a verita») au Club INIT, à Rome, et en romagnolo («Sol la man c'la scanzèle po scrivare la verité») à Area Sismica à Meldola. Le 30 octobre, je l'ai faite en Ojibway («Mininj eta gaa-gaasii'ang oadaa-ozhibii'aan debwewang»). Finalement, j'ai faite la douzième, en innu («Muku mititshi ka kashinimatshet tshi ui uitam tapueunu»), lors d'une performance à la Cinémathèque le 4 décembre et cette version a été immédiatement insérée dans l'installation qui y était présentée.

Pierre Hébert